

Design Motoco, encore plus loin

Le dimanche à Motoco, c'est le jour des rencontres. On y découvre les nouveaux locataires mais aussi un projet qui avance à (très) grands pas...

11 h, dimanche matin. Les visiteurs commencent à arriver sur le site de Motoco dans la friche DMC. Les belles voitures côtoient les vieux bicloues sur le parking qui jouxte le bâtiment 75.

Pour des raisons de sécurité, le public ne peut plus se rendre dans les étages. Les artistes et autres occupants des lieux prennent donc leurs quartiers dans l'espace immense du rez-de-chaussée. Dans la cuisine centrale, Ben et Sébastien s'activent autour du piano, secondés par quelques petites mains généreuses. « C'est l'apocalypse ! », lance l'artiste-cuisinier en chef qui, depuis la veille au matin, moment où il a arpenté les allées du marché du canal couvert avec son acolyte pour faire les courses, ne s'est accordé aucun répit.

Une petite demi-heure avant le rush des estomacs affamés, Ben craint de ne pas y arriver. Mais tout se passe merveilleusement bien... Entrée, plat, dessert d'inspiration asiatique aussi légers que créatifs, une présentation colorée avec les moyens du bord, un régal et de nombreux convives comblés.

The place to be

Contrastant avec le coup de feu des cuisines, les visiteurs prennent le temps de vivre et de flâner au milieu des installations. Les artistes sont là, disponibles, pour retrouver des connaissances, expliquer leur travail, évoquer les projets... Certains procèdent à



Ce dimanche, une longue table accueillait les nombreux convives du repas participatif.

des petites visites privatives des ateliers dans les étages. On voit des nouvelles têtes. Des Mulhousiens sont de plus en plus nombreux à intégrer les lieux. Motoco devient « the place to be ». « Actuellement, on a 47 contrats de location en cours », indique Barbara Zegarac, seule salariée de l'association qui coordonne cette grande machine. Une grande machine qui fonctionne grâce à l'implication totale des acteurs.



Dans l'après-midi, ont eu lieu plusieurs performances artistiques.

Entre deux réunions, l'initiateur du projet, Mischa Schaub, savoure son bonheur en sirotant une bière pression au soleil. « Généralement, je ne m'attends pas à ce que mes rêves se réalisent, mais là, cela va au-delà de mes espérances ! » Dix mois après le lancement de ce laboratoire design sociétal qui a pour ambition de créer un nouveau modèle économique postindustriel basé sur l'énergie

collective et créative, Motoco (pour « more to come ») semble réaliser son ambition originelle : toujours plus... « Ce qui me rend heureux, c'est que c'est devenu un système stable qui fonctionne avec beaucoup de solidarité, d'esprit communautaire, c'est assez fascinant. Les choses se concrétisent. »

De 10 000 à 100 000 m²

On passe de la dimension expérimentale sur 10 000 m² à l'échelle de toute la friche, le maire ayant annoncé la semaine dernière qu'il souhaitait voir le projet d'« open parc » se réaliser. « Quand j'ai lancé cette idée il y a un an, c'était une idée en l'air ! Et maintenant, c'est là ! C'est presque effrayant ! », confie Mischa Schaub en souriant. Reste à convaincre les investisseurs de transformer tous les bâtiments restants en ruches de la création et du savoir. Rendez-vous sur www.openparc.org pour découvrir l'ampleur du projet.

Textes : Frédérique Meichler
Photos : Darek Szuster



Parmi les installations spectaculaires, ce « confessionnal » géant (inachevé) qui partagera ses secrets avec toutes les oreilles.

Mischa Schaub, « acteur principal »

« Les choses ne sont pas encore arrêtées, mais le principe de développement est acté, explique-t-on prudemment à la Serm. Tout cela est en discussion, Mischa Schaub a une vision globale sur le devenir de la friche DMC et il est devenu l'acteur principal de la Serm et de la Ville. »

On peut découvrir sur le site web www.openparc.org le projet visant à occuper les 100 000 m² de la friche.

Mischa Schaub a lancé un appel aux différents contributeurs. Les grandes lignes du projet en construction sont là,

ne reste qu'à trouver les candidats et les montages financiers pour faire de cet « open parc » une réalité économique.

Objectif affiché : créer un « open studio » dédié aux médias dans le bâtiment 63, un « openfab » dans le bâtiment 62 (avec ateliers de conception et de productions de prototypes), un « open host » dans le bâtiment 118 qui servait autrefois à l'administration...

On y retrouvera un « hôtel zéro étoile » avec le confort minimum pour des résidences d'artistes (chambres avec lit, bureau et douches collectives), un étage préservé au calme, propice à la création...

Enfin, le projet prévoit aussi une entité baptisée « playerpiano », titre d'une nouvelle de science-fiction publiée en 1952 qui évoque une société où le travail des hommes a disparu au profit des robots.

Mischa Schaub semble avoir trouvé, dans la « banlieue de Bâle », le lieu pour réaliser son très ambitieux projet dont il sera sans doute question dans un prochain conseil municipal.



Mischa Schaub. Photo D.P.

Luc Ueberschlag, menuisier, designer activiste, lomographe



Luc Ueberschlag a intégré Motoco en octobre 2013.

Luc Ueberschlag a plusieurs cordes à son arc. Après un CAP puis un bac pro en photographie, il s'est intéressé à la menuiserie et au design, a passé son diplôme chez les Compagnons à Besançon, puis il est parti en Angleterre.

« J'ai tout de suite lié la photo à la menuiserie, au design et à l'intervention urbaine, dans l'esprit du graffiti. Je retape des vieux meubles et je les pose dans l'espace urbain, un peu comme un tag... Récemment, j'ai placé un banc restauré de style Louis XV aux Coteaux, près de l'IUT, dans un bosquet, il est resté là pendant plus d'un mois... Les gens étaient contents quand je l'ai monté. »

Luc Ueberschlag a réalisé du mobilier pour Motoco, avec des meubles de sa grand-mère et des palettes récupérés, une chaise dont l'assise est élargie, « ce qui permet de poser un livre ou un verre... ou aux personnes de 130 kg de se sentir à l'aise... »

Son autre passion : la lomographie. Ce mouvement photogra-

phique rassemble des adeptes de petits appareils argentiques bon marché, marque déposée d'une société autrichienne, fabriqués et commercialisés dans les pays de l'Est et méprisés en raison de la mauvaise qualité des images, de ses couleurs saturées. Au début des années quatre-vingt-dix, des étudiants autrichiens en marketing ont vu dans ces appareils une petite touche « vintage » qui pourrait trouver ses adeptes.

Don't think, just shoot

Il existe aujourd'hui 500 000 « lomographes » dans le monde qui utilisent ces appareils et une certaine philosophie de la prise de vue consistant à suivre dix règles d'or, dont celle de ne pas réfléchir avant d'appuyer : « Don't think, just shoot ». Les lomographes créent des murs d'images, accumulations de tirages 10X15, « témoignage pictural de l'époque ». Luc Ueberschlag veut fédérer des lomographes mulhousiens, organiser des événements autour de ce mouvement.

Barbara Schnetzler : « Les gens ne sont pas jugés sur ce qu'ils font »

Barbara Schnetzler est sculpteur. « Je suis née à Bâle, mais j'ai des attaches avec l'Alsace. Quand j'étais petite, je venais souvent avec mon père, ma grand-mère habitait Sierentz. La réalité du Dreieckland m'inspire sur le plan artistique, je ressens quelque chose avec cette géographie du Rhin... » Barbara a grandi avec l'art, elle était fascinée par les cathédrales, l'art sacré en particulier. Après une formation d'enseignante (« pour la culture générale »), elle a suivi ses études artistiques dans une école de sculpture près du lac de Constance. À 21 ans, elle s'est rendue à Carrare en Italie pour découvrir les carrières de marbre et s'imprégner de l'univers de Michelangelo.

« Je voulais aussi changer le monde, j'ai fait un voyage en Inde et j'y retourne régulièrement. » Barbara Schnetzler milite dans une association, Ekta Parishad, qui lutte pour la reconnaissance des droits des pauvres. Et paradoxalement, c'est en Inde que la jeune artiste bâloise a entendu parler... du projet Motoco ! Lors du tournage d'un film sur le droit à la terre, par

une équipe liée à Mischa Schaub. « Je suis ici depuis août 2013, je suis venue pour l'espace. J'ai un très petit atelier, près de la gare de Bâle. Ici, ce n'est pas immense, mais il y a la hauteur de plafond et une belle lumière... »

Barbara Schnetzler sculpte le marbre et le bois, elle fait aussi des bronzes (en Suisse). « J'utilise beaucoup l'espace dehors également. » Dans son travail, elle mélange l'art abstrait et le figuratif. « Dans ma formation, j'ai beaucoup copié l'art classique, les Grecs... L'art est un chemin, pour comprendre comment le passé et le futur sont intimement liés. Je travaille dans le très vertical ou le très horizontal... »

La spiritualité et l'humanité sont au cœur de ses recherches, elle trouve souvent l'inspiration dans la nature. Dans le petit espace qui jouxte son atelier et qui ressemble à une cellule, une vieille couverture, un réchaud, un lavabo rongé par la rouille et près de la fenêtre, un livre ouvert sur des sculptures de Michel-Ange, une reproduction du Retable d'Issenheim de Grünewald...



L'artiste bâloise a son atelier à l'arrière du bâtiment 75.

Zhuljan Tola, artiste albanais francophile



Zhuljan Tola trouve à Motoco l'espace pour ses grands formats.

Zhuljan Tola est originaire d'Elbasan, en Albanie. Lorsqu'il était encore à l'école primaire, il s'est inscrit à l'Alliance française, encouragé par son professeur de français.

La France a bénéficié longtemps d'une aura prestigieuse dans certains pays, notamment dans les dictatures. Le pays de la Révolution, des droits de l'homme, de Victor Hugo... « Je n'ai pas lâché depuis ce temps-là », confie-t-il.

Après son cursus artistique en Albanie, Zhuljan Tola a étudié les beaux-arts à Athènes.

En 2008, il a épousé une jeune Albanaise qui vit à Mulhouse. Il est venu la rejoindre en 2011, dans le cadre du regroupement familial.

Pour le moment, il est pris dans les affres des démarches administratives pour obtenir un titre de séjour. Il n'arrive pas à envisager sa vie en Albanie.

« Ce pays sort de quarante ans de communisme, les gens sont avant tout préoccupés par la course à la

consommation, pour rattraper le temps... Il n'y a pas de place pour l'art, la réflexion, la spiritualité. »

À Motoco, il a trouvé de l'espace pour travailler ses toiles grand format. Il met une année pour achever une œuvre. Une longue maturation. Son travail tourne autour de la solitude humaine.

Refuge

Que ce soit un portrait de l'écrivain Ismaël Kadaré, un « penseur » ou « un fou qui a jeté une pierre dans la mer », on retrouve toujours un homme, personnage unique au visage sombre au centre du tableau.

Ses toiles qui utilisent une palette de gris, de blancs et de noirs, se regardent à une certaine distance et dégagent un pessimisme oppressant.

Pour Zhuljan Tola, Motoco est un refuge, une respiration. « J'ai un atelier de 32 m² où je peux travailler nuit et jour. Je trouve ici des gens avec qui je peux échanger, communiquer mes idées sur mon travail. C'est un grand soulagement. »